

la calèche s'arrête un instant pour nous laisser graver dans notre mémoire l'admirable paysage qui se déroule à nos pieds : Catane avec ses dômes, ses tours, ses couvents, ses palais aux tons fauves ; la mer indigo, semée de voiles blanches qui se bercent sur les flots comme des alyons ; au loin la courbe gracieuse de la côte, formant la baie d'Augusta, témoin du désastre de Ruyter ; plus loin encore, vers le sud, les collines d'Hybla, dont les poètes ont célébré le miel. Notre observatoire est une espèce de demi-lune ou de bastion orné de beaux arbres et d'un petit monument qui fait penser à un autel antique. Evidemment les passants ont coutume de s'arrêter ici ; en ce moment même, cinq ou six jeunes filles, dont les figures un peu bistrées s'entourent agréablement d'une espèce de béguin blanc comme en portent nos religieuses, se tiennent debout ou assises auprès du cippe, tandis que les ânes qui vont les conduire à la ville broutent paisiblement l'herbe des environs. Une scène idyllique au premier plan d'un tableau sublime, dans un riche encadrement de verdure. A partir de ce point, nous nous retrouvons en effet au sein d'une luxuriante végétation, en pleine oasis. Voici un village. C'est dimanche : tout le monde est en fête ; les cloches de la petite église sonnent à toute volée. Les paysans se tiennent d'un côté de la grande rue, les paysannes de l'autre ; un groupe sombre, à part quelques bonnets phrygiens, un groupe tout bariolé de couleurs éclatantes ; des visages rudes et bronzés, quelques types de femmes dignes d'inspirer le pinceau d'un Léopold Robert. Notre cocher échange des *lazzi* avec les uns et les autres ; on nous entoure, on nous inspecte, on nous sourit, on nous souhaite bon voyage. Adieu ! — Nos trois chevaux de petite race, tout maigres qu'ils sont et tout chétifs qu'ils paraissent, font bravement leur devoir. Or est ici décidément sur l'Etna, dans la région fertile ou *piémontaise* : çà et là les champs sont jonchés de scories, mais partout où le sol est libre, il est fécond comme dans la terre promise, et les fruits, nous dit-on, sont délicieux : cédrats, oranges, citrons, grenades ; l'eau nous en vient à la bouche. Malheureusement on ne peut nous offrir, pour le moment, que de pleines corbeilles de *ficulini* ou figues d'Inde hérissées de piquants, dans la pulpe farineuse et très-nourrissante forme la base de la nourriture du bas peuple sicilien ; mais nous comptons sur un dîner en règle, et si nous éprouvons le supplice de Tantale, c'est du côté de la soif. Car la route *poudroie*. — En avant ! Voyez-vous grandir là-bas, sur la gauche, deux énormes cônes chaoux et rousâtres, bien nommés les *Monti Rossi* ? Ils n'ont pas moins de 137 mètres de hauteur ; ils se sont formés en quelques jours, en 1669 ; à la suite du torrent de laves dont j'ai parlé tout à l'heure, le cratère qui était là béant rejeta du sable et des cendres en quantité assez énorme pour en former ces deux puissants jumeaux. En avant, le long de riches vignobles qui leur font une ceinture, la contrée est encore relativement riante. Une longue rangée de maisons noires et basses s'étend devant nous, et voici des jardins, voici des vergers, et une foule qui accourt pour nous voir : *Artisti ! Artisti !* (Ici tous les touristes sont des artistes ou des Anglais). Nous sommes à Nicolosi.

Pour être obligé de courber la tête en entrant dans une auberge etnéenne, pas n'est besoin d'avoir la taille d'un fier Sicambre. Nulle part, je crois, je n'ai rencontré des linteaux et des plafonds plus bas, si ce n'est à l'hôtellerie de Neu-Mukran, dans l'île de Rügen, où l'un de mes compagnons de voyage, très-élancé, il est vrai, touchait du front les poutres, *étant assis*. Un rez-de-chaussée et un grenier sous combles surhaissés, voilà toute la maison. L'hôtel de l'Etna est signalé de loin à l'attention publique par une poignée de chaux vive, jetée au-dessus de la porte, et dont la teinte sombre de la muraille fait ressortir la blancheur éclatante (1). Je pense malgré moi à un nègre montrant ses dents d'ivoire. Le vestibule est une petite grange encombrée de paille et d'ustensiles de labour. Les salons s'ouvrent à droite : c'est d'abord une étroite chambre à manger garnie de deux tables massives, de banes pour sièges et d'un buffet qui a dû être témoin

de l'éruption de 1669. Des échantillons de laves y étalent toutes les couleurs de la palette, sans faire pâlir les enluminures pendues à la muraille : Ste. Agnès, si ma mémoire est fidèle, Victor-Emmanuel et Garibaldi (1). Au fond est le dortoir des voyageurs, contenant quatre lits presque aussi noirs que la lave.

Enfin le dîner est passable et assez proprement servi. Nous sommes arrivés à cinq heures ; il en est six, c'est-à-dire plus que temps de donner audience à la foule (c'est le mot) des guides et des muletiers qui font antichambre jusque dans la rue. Nous entrebâillons la porte ; aussitôt le flot se précipite avec un entraînement irrésistible, si bien que nous sommes refoulés jusqu'à la muraille du fond de la petite salle. Tout ce monde se bouscule, gesticule et s'injurie de la belle manière, sans doute pour nous faire apprécier la richesse du vocabulaire sicilien : tous crient à la fois, nous criions aussi sans parvenir à nous faire entendre, et nous commençons à croire que les voyageurs qui ont appelé les Nicolosiens des demi-sauvages n'ont pas eu tout à fait tort, n'en déplaise à M. de Gourbillon (2). Enfin nous avisons l'hôte et le prions de signifier à nos persécuteurs que nous ne traiterons avec personne que par son intermédiaire. La foule se retire et n'en devient que plus bruyante à l'extérieur. Cependant l'aubergiste reparait accompagné de deux guides de bonne mine : Pietro Galvagna et Angelo Carbonaro (3). Pietro est un jeune homme vigoureux et bien découplé, vrai type de montagnard insouciant et heureux de vivre ; des yeux comme des diamants noirs, des traits qui accusent à la fois de la finesse et de l'énergie ; le costume pittoresque du pays relève ses avantages physiques, et il le sait bien. Angelo, qui sera le chef de l'expédition, est un homme mûr, un Balmat de l'Etna : tous les mystères de la montagne lui sont familiers, et sa longue expérience est appuyée d'une certaine dose d'instruction puisée dans la nature, sinon dans les livres, ce qui rend sa conversation fort intéressante. Nous faisons bientôt accord ; ensuite nous retenons sept mules, quatre pour nous (4), deux pour les guides, un pour les provisions et un besoin pour le muletier, qui nous accompagnera jusqu'à la *Casa di Inglesi*, au pied du cône, et nous ramènera demain à Nicolosi, où nous remonterons en voiture pour revenir à Catane. Tout est pour le mieux : nous donnons le signal du départ ; deux d'entre nous ont déjà enfourché leurs mulets. Les guides se regardent d'un air de doute : Qu'attend-on ? — Mais la clef, *signori*, la clef ! — Quelle clef ? — La clef de la maison : vous ne pouvez partir sans la clef ! Nous jetons notre langue aux chiens, lorsqu'apparaît le *Deus ex machina*, sous la forme d'un jeune homme fluet, qui fend la presse et nous annonce, avec forces révérences, qu'il étudie la médecine à l'université de Catane, renseignement dont nous lui savons un gré infini. Mais nous lui savons beaucoup moins gré de son autre nouvelle ; avec la plus parfaite politesse, il nous déclare catégoriquement, de la part de M. Gemellaro, qu'il nous est impossible de songer à partir, si ce n'est pour retourner à Catane. M. Gemellaro ne livrera pas la clef ; or point de clef, point d'ascension. Nous maugréons, nous nous en prenons aux guides qui tiennent l'oreille basse et ne savent que répéter : mais si M. Gemellaro ne veut pas !... Voici l'hôte qui s'en mêle, et le brouhaha recommence ; ce qu'il y a de pis, c'est que nous ne comprenons rien à la situation.

Soudain un éclair me traverse l'esprit : ce nom de Gemellaro m'a frappé. Je me souviens d'avoir lu dans le voyage de M. de Gourbillon, déjà cité, qu'un naturaliste de mérite, Marius

(1) Garibaldi est passé dès à présent, en Sicile, à l'état de personnage légendaire. On trouve son portrait, pêle-mêle avec des symboles religieux, barbouillé sur les parois extérieures des carrioles jaunes des paysans ; le prestige de son nom est comparable à celui de Napoléon Ier dans les campagnes françaises.

(2) *Voyage critique à l'Etna en 1819*. Paris, 1820, in-8o, T. I, p. 391.

(3) Angelo nous montra une recommandation de MM. Orban, Marcellis et Orion, de Liège. Il n'avait jamais vu d'autres Belges.

(4) Mes compagnons étaient MM. Jean Stecher et Isidor Kupferschlaeger, mes collègues à l'université de Liège, et M. Léon Pety, avocat à la Cour d'appel de cette ville.

(1) On remarque çà et là, dans les champs de laves voisins du village, de semblables taches de chaux. Sont-ce des points de repaire pour les gens du pays, exposés à s'égarer le soir dans ces solitudes ? D'anciens voyageurs ont déjà fait mention de cette coutume.